Jean-Claude BONNEFONT, éd., *Stanislas et son
Académie, 250^e anniversaire*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Publications du Centre
d'étude des milieux littéraires, 2003, 362 p.

Jeanne Benay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4506>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4506

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 342-344

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jeanne Benay, « Jean-Claude BONNEFONT, éd., *Stanislas et son Académie, 250^e anniversaire* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4506> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4506>

scientifique (par exemple, on peut citer le jeu d'annonce aux médias de *Nature* qui a des incidences sur le financement de recherches).

Ce livre, qui remet en cause quelques idées reçues, peut être utile aux « revuistes » car il foisonne de conseils fondés sur des observations. De lecture accessible aux initiés aux questions de la publication scientifique et aux recherches auxquelles elles ont donné lieu, il s'adresse également à tous les chercheurs en Sciences de l'information et de la communication, pour les raisons indiquées plus haut, mais également parce que, à sa manière, il fait le point sur le fonctionnement de la communication scientifique. De ce fait, il devrait aussi intéresser tous les étudiants de la spécialité.

Viviane Couzinet

LERASS, université Toulouse 3
couzinet@lerass.iut-tlse3.fr

Jean-Claude BONNEFONT, éd., *Stanislas et son Académie, 250^e anniversaire.*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Publications du Centre d'étude des milieux littéraires, 2003, 362 p.

« *Si pour arrêter un mal, il en faut extirper la / cause qui le produit il ne s'ensuit pas que / pour faire porter un bon fruit [...] a une plante / il faille [...] la dera / ciner [...]* ».

Stanislas Leszczyński, *Le remède pire que le mal.*

Le destin de Nancy, celui de Stanislas Leszczyński et de l'Académie de cette ville – édit du 28 décembre 1750 – furent intimement liés pendant la période des Lumières où cet ancien roi de Pologne régna sur le duché de Lorraine et de Bar, suite aux arrangements entre la France, la Prusse et la Russie, lors du troisième partage de la Pologne. Ce volume réunit trente et une contributions pluridisciplinaires livrées par des chercheurs locaux, nationaux et internationaux représentant l'Allemagne, le Canada, la France, la Pologne et la Suisse. Les discours officiels liminaires, reproduits dans le volume, soulignent le caractère « festif » ou jubilien exceptionnel

de cet événement, mais aussi les liens complexes de la politique et de la culture, la relation de la culture à l'économique et au social – phénomènes souvent oubliés à l'heure où la culture n'est parfois jugée qu'en termes de rentabilité immédiate, « sonnante et trébuchante ».

Ce sont essentiellement des membres de l'« Académie de Stanislas » qui sont ici à l'œuvre, mais leurs travaux reflètent très bien la polyvalence qui fut toujours celle des « académies », avec des correspondants dans le monde entier (Tressan, membre externe de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin au XVIII^e siècle, Louis Châtelier, p. 254). Hormis ceux de l'Eglise ou ceux des marchands, les académies furent certainement les premiers réseaux organisés, ce dont l'Académie de Stanislas eut conscience et fit usage (pp. 341-342 ; Jacques Délivré, pp. 287-296). À juste titre, Roger Marchal parle de « dorsale académique » (p. 296) de l'Est (Metz/Nancy, Nancy/Besançon, Besançon/Dijon). Le projet original de Stanislas, de ce « citoyen à la voix libre » – ouvert à l'espace public –, était accompagné d'une « Chambre des consultations » (1750-1790 ; cf. Pierre Vicq, pp. 75-89) qui permit à tout un chacun d'obtenir une aide juridique. On apprend que la langue de Stanislas – signe de l'acculturation au XVIII^e siècle – était un français mêlé d'expressions latines, de mots polonais, mais jamais de « lorrain » (Jean Lanher, pp. 91-107) – alors que l'ancienne Lotharingie passe aujourd'hui auprès des linguistiques pour le berceau de la langue allemande.

L'œuvre de Stanislas fut celle d'un découvreur, d'un homme à l'esprit transnational, d'un citoyen du monde qui adopta véritablement « cette » terre et la fit « sienne » pour quelques décennies, au moment où l'héritier initial, François-Étienne de Lorraine, emmena en Autriche, lors de son union avec l'archiduchesse Marie-Thérèse de Habsbourg, non seulement une grande partie de sa cour, mais aussi ses archives. Décidément, Stanislas, son « Académie » – qui n'a plus rien de provincial, ce dont témoigne la présence de certains membres : le médecin, anatomiste

et physiologiste Nicolas Jadelot, le docteur Jean-François Coste de l'École militaire Saint-Jean, les musiciens Tilton du Tillet, Bollioud-Mermet, François de Neufchâteau, « Panpan » Devaux, Montesquieu, Saint-Lambert (Karl Hildebrandt, pp. 303-316 ; Simone Mazauric, pp. 317-324) –, son univers, sa cour – une économie que l'on retrouve dans le classement thématique de l'ouvrage (1. *Stanislas* ; 2. *Les sciences à l'époque des Lumières* ; 3. *Les milieux littéraires à l'époque de Lumières* ; 4. *Le mouvement académique en Europe*) – sont fascinants. Vivier des sciences et belles-lettres, l'« Académie de Stanislas » fut aussi portée administrativement par le secrétaire perpétuel, le chevalier de Solignac (1751-1773 ; cf. pp. 255-285, la contribution de Jean-Claude Bonnefont), et s'avère avoir été un centre, un vecteur de « sociabilité supérieure » (Sylvain Menant, p. 238) et de convivialité, ce qui contribua certainement à renforcer sa position exceptionnelle, non seulement ouverte à la grande région, mais aussi à l'Ouest (Paris) et à l'Est (Berlin, Moscou, Varsovie). Si les œuvres de chacun de ces académiciens ou personnages méritent le plus grand intérêt, on découvre aussi leurs avatars « privés » – dont celui d'écrire un discours d'« entrée » à l'Académie (English Showalter, « L'élection de Panpan Devaux », pp. 185-194 ; Davis Smith, « La mutilation d'un discours de réception », pp. 223-231). Mais Montesquieu (« Montesquieu et le mouvement académique » de Catherine Volpilhac-Auger, pp. 205-214), Voltaire (« Les Stanislas de Voltaire » de François Bessire, pp. 195-203), Diderot, Saint-Lambert, M^{me} de Graffigny, voire le contestataire Rousseau ne sont jamais bien loin. Les réseaux à dimension européenne – comparés aux ramifications généalogiques, mais ici amicales, intellectuelles et/ou spirituelles – sont tout aussi surprenants. Quant à la réception de Stanislas par les voyageurs polonais, elle relève d'une imagologie chronique et diachronique qui ne prit conscience du rayonnement de leur ancien roi qu'avec le recul (Isabelle Zatorska, p. 340).

Par exemple, à la lumière de ces faits, et chaque époque ayant son histoire, on

comprend mieux lors de l'annexion de l'Alsace-Lorraine (1871-1918), l'expansion de Nancy, première terre d'accueil des « optants » messins, mais aussi terre d'une « fraternité » scientifique, car les anciens membres de « l'Académie (nationale) de Metz » furent recueillis par l'héritière de l'« Académie de Stanislas ». Nul doute que la résistance des « naturalisés alsacolo-rains » (contraints) – comme on les appelait à l'époque – fut facilitée par ces enclaves scientifiques tout autant que par le maintien de la culture française à Metz grâce à la troupe du Théâtre de Nancy qui se produisait régulièrement dans cette ville. Or, c'est dès le XVIII^e siècle que l'Académie de Stanislas avait noué des liens avec celle de Metz.

La présentation des contributions est très bien menée, chacune étant accompagnée d'un résumé et d'une discussion, cette dernière étant placée en fin d'ouvrage. L'homogénéité scientifique de l'ouvrage ne se limite pas au thématisme consacré au célèbre homme politique que fut Stanislas, à son esprit encyclopédique (philosophe, hommes de sciences, économiste, astronome, politologue, juriste « bienfaiteur », agronome...), à ses entreprises fondatrices et à l'un de ses joyaux, son « Académie ». Ici, les notes n'apparaissent pas comme de simples appendices scientifiques, mais elles apportent de précieuses informations et témoignent d'un travail de longue haleine et de la consultation de nombreuses archives (Académie nationale de Nancy, Bibliothèque municipale de Nancy, Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, Musée historique Lorrain, Bibliothèque diocésaine de Nancy, Bibliothèque municipale de Besançon, Bibliothèque nationale de Varsovie, Musée historique d'État de Moscou, Bibliothèque Beinecke de l'Université Yale, etc.). Trésors livresques du XVIII^e siècle, revues tel le *Mercur de France*, de nombreux ouvrages polonais (Andrzej J. Zakrzewski, pp. 57-73 ; Stanislaw Fiszer, pp. 99-107), les *Mémoires de l'Académie Stanislas*, véritables agendas de la mémoire lorraine et nancéenne, les nombreux écrits (en koiné française, Jean Lahner, p. 98), très variés, de Stanislas Leszczyński – mis au

compte de sa « curiosité d'esprit » (André Markiewicz, p. 48) –, les travaux fondateurs de Charles Pfister et ceux de Guy Cabourdin, René Taveneaux, Laurent Versini sont autant de sources précieuses.

Il est dommage que certains articles soient relativement courts (Jean-Louis Greffe, pp. 139-143 ; Yves Ferraton, pp. 177-181 ; Marie-Claire Mangin, pp. 215-221 ; Michèle Crogiez, pp. 241-246 ; Louis Châtellier, pp. 249-254 ; Jacques Delivré, pp. 297-302), et livrés sans explications, parfois même uniquement par leurs résumés (Jean Dhombes, p. 163 ; Jean-François Lemaire, p. 175). Les archives non exploitées sont encore importantes – entre autres lieux à la Bibliothèque municipale de Nancy et à l'Académie –, et il est également dommage que la publication des œuvres complètes de Stanislas soit freinée par un certain nombre d'obstacles. L'ensemble de l'ouvrage – très soigné, très informé –, dû à des chercheurs-témoins, héritiers de « l'esprit philosophique » du XVIII^e siècle (Jean-Claude Bonnefont, p. 280), retient l'attention et ouvre nombre de perspectives sur la vie sociale, les sciences et les Belles-Lettres au siècle des Lumières, ainsi que sur la propagation européenne (Karl Hildebrandt, pp. 303-316 ; Simone Mazauric, pp. 317-324) ou encore sur le parcours des nombreux membres de l'Académie de Stanislas, leurs correspondances, les relations entre académies.

Jeanne Benay

CÉPLA, université de Metz
jeanne.benay@wanadoo.fr

Elke Bruck, *François Mitterrands
Deutschlandbild [L'Allemagne
vue par François Mitterrand]*.

Frankfurt am
Main/Berlin/Bern/Bruxelles/New
York/Oxford/Wien, P. Lang, coll.
Europäischer Verlag der Wissenschaften,
2003, 363 p.

L'Allemagne vue par François Mitterrand, tel est le propos de l'ouvrage de la politologue et germaniste allemande Elke Bruck qui, d'emblée, nous invite à une réflexion sur la perception interculturelle de nature hétéro-stéréotypique. La préoccupation essentielle

de cette publication est de répondre à deux questions : quelle image l'ex-président français avait-il de l'Allemagne entre 1989 et 1992 ? Quelles incidences cette perception avait-elle eu sur les décisions relatives à la politique extérieure durant la période considérée ? Selon l'auteure, les réponses sont claires : « La perception allemande de Mitterrand était ambivalente. Par conséquent, sa politique vis-à-vis de l'Allemagne n'était pas non plus dénuée d'actes ambigus » (p. 310). Pour parvenir à cette conclusion, Elke Bruck a analysé un corpus impressionnant, composé d'une grande diversité de textes de l'ancien homme d'État et écrivain : interviews, discours, interventions publiques, conférences de presse, récits de voyages, portraits, essais, journaux intimes. C'est donc un corpus de documents politiques et littéraires qui a été passé au crible d'une analyse en quatre temps.

D'abord, Elke Bruck s'est efforcée de rechercher les caractères fondamentaux de cette perception de l'Allemagne par François Mitterrand et elle explique que celle-ci est marquée aussi bien par la question allemande, les réalités politiques de l'après-guerre, les ambitions politiques personnelles entre 1981 et 1989. Ici, plusieurs phases sont distinguées dans la constitution et le développement de la perception du pays voisin. La première, qui s'étend de 1938-1945, embrasse la jeunesse du personnage marquée par sa participation à la guerre en tant que soldat et ensuite en tant que prisonnier en Allemagne. Une situation qui donnera naissance à des sentiments et perceptions autres que ceux qui sont créés par les ouvrages du romantisme allemand (e.g. des œuvres comme celles de Madame de Staël et d'autres écrivains) qui formaient les cadres d'appréhension de l'univers germanique du jeune François Mitterrand avant-guerre. Dans la deuxième période, allant de 1945 à 1981, la position politique de l'homme d'État dans le gouvernement de la IV^e République, en particulier au ministère de l'Intérieur, le conduit à reléguer au second plan la question allemande, sans toutefois la négliger entièrement. Il critique la politique du général de Gaulle et s'engage